

tions qui agitent le monde. Ce serait nous rendre solidaire de l'erreur de ces critiques qui s'en vont criant aux poètes : concluez, concluez !—Mon Dieu, patience ! l'avenir s'en chargera. Ils n'ont mission que de répandre le grain ; plus tard l'épi sortira de terre ; mais encore faut-il qu'ils sèment le bon grain, celui de la moisson future et non de l'infertile poussière, même de la poussière d'or. Les idées forment dans la vie des sociétés comme une sorte de sève spirituelle qui circule partout, et qui, chez quelques intelligences privilégiées, s'épanouit au dehors en fleurs étincelantes ; quand ces fleurs apparaissent, elles n'ont rien qui nous étonne, tant il semble que chacun de nous les recelait en lui et en avait deviné le parfum. Ce qui tressaille obscurément au fond de notre intelligence, le poète nous le fait toucher, il l'offre à nos doigts ravis sous la forme d'une belle fleur, et c'est en ce sens qu'il est révélateur. Mais vouloir de lui une formule exacte, c'est le contraindre à se faire l'organe d'une secte, c'est lui ôter sa spontanéité, c'est à dire toute sa force. N'exigeons qu'une chose, c'est qu'il ne s'isole en rien de la société, qu'il s'inspire de ses besoins, qu'il incarne en lui ce qui est en elle ; si son chant est quelquefois vague, ne nous hâtons pas de le condamner et de fermer notre oreille, car les formules qui ont le plus puissamment influé sur le monde n'ont jamais, à leur origine, été dépouillées de tout nuage, à l'insu même de ceux qui les émettaient. Les grands poètes et les grands législateurs n'ont jamais fait autre chose, les uns de chanter, les autres de codifier des sentiments ou des vérités qui flottaient dans les esprits. Si les choses se passaient autrement, comment feraient-ils accepter leurs chartes ou leurs hymnes ?

Nous ne disconvenons pas qu'il résulte de tout ce que nous venons de dire, que si le poète doit répudier toute prétention à un socialisme étroit et exclusif, il est de son devoir de mettre son intelligence en contact avec la chaîne